

# mémoire

*Les Cahiers d'Afrique du Nord*

# plurielle



Brouty

N°- 59 — juin 2009. Paraît tous les trimestres.  
Publication éditée par Mémoire d'Afrique du Nord.

Éditorial	Jeanine de la Hogue	5
Une partie de pêche à la palangrote	Yves Regnier présenté par Patrice Sanguy.	6
Benjamin Sarraillon	Un amoureux de formes et de soleil Floriane Moutte-Sarraillon, Jean-Pascal Hesse	8
Les Tunisiennes	Lucie Paul-Margueritte présentation Annie Krieger- Krynicki	14
La sculpture en Tunisie.	Annie Krieger- Krynicki	18
Peintres du Maroc.	Marie-Claire Micouleau	19
Dieu s'est arrêté à Monastir	Un extrait de l'ouvrage de Guido Medina présenté par Patrice Sanguy	25
Augustin Ferrando. De Miliana à Miliana,	Paule Cruveillier	28
Recueil de poèmes - Marie Lefèvre, le carnet d'Hélène Léonard	présenté par Hélène Boutigny, sa fille.	32
Poésie berbère adaptée par Louis Justinard	dans La revue <i>Aguedal</i> Rabat 1936 - 1945	33
Jean Bouchaud, des voyages et des images	vu par son fils Jacques Bouchaud	34
Paroles d'exil	Jean Brune	38
Je me souviens de vous.	Jeanine de la Hogue	39

Mémoire plurielle, Les Cahiers d'Afrique du Nord. N° 54 . Édité par Mémoire d'Afrique du Nord  
119, rue de l'Ouest, 75014 Paris. Tél. Fax:- 01 45 42 78 75.

Directrice de la publication- : Jeanine de la Hogue,

Équipe rédactionnelle : Jeanine de la Hogue, Hélène Boutigny, Anne-Marie Briat, Jacqueline Gemaehling,  
Odette Goinard, Annie Krieger-Krynicki, Hélène Laurent, Marie-Claire Micouleau-Sicault, Yves Richardot,  
Patrice Sanguy, Rémi de Vulpillières.

Trésorier : Yves Richardot.

ISSN : 1 - 284-43-221

Réalisation : Coriat

Impression : Promoprint

Abonnement à *Mémoire plurielle*, 20 € - Le numéro : 7 €

Adhésions à l'association Mémoire d'Afrique du Nord : *Membre actif* à partir de 6 €,

*Membre bienfaiteur* : à partir de 15 €, *Membre donateur* : à partir de 30 €

© Mémoire d'Afrique du Nord

[www.memoireafriquedunord.net](http://www.memoireafriquedunord.net)

## BULLETIN D'ABONNEMENT ET (OU) D'ADHÉSION

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Téléphone : ..... Fax : .....

Mail : .....

Souhaite s'abonner à Mémoire Plurielle :    OUI    NON

Adhérer à l'association

Mémoire d'Afrique du Nord                            OUI    NON

*(rayer les réponses inutiles)*

### TARIFS EN VIGUEUR :

Abonnement à Mémoire plurielle :    20 €

Adhésion à l'association :

    Membre actif : à partir de            6 €

    Membre bienfaiteur : à partir de    15 €

    Membre donateur à partir de        30 €

    Vente au numéro :                      7 €

Ci-joint chèque de.....€

à l'ordre de Mémoire d'Afrique du Nord

    119, rue de L'Ouest – 75014 Paris

    Date : .....Signature



*J'étais là, telle chose m'advint.*

### La Fontaine

Marcher dans sa mémoire, retrouver des mots et des hommes les faire revivre par la plume et le pinceau, c'est ce que nous faisons dans ce numéro. Revoir certaines œuvres de peintres d'Algérie ou du Maroc, certaines sculptures de Tunisie, relire ou découvrir ces écrivains qui " fabriquaient " alors ce qui deviendra notre mémoire...

Qui sait encore aujourd'hui, que la petite fille du général Margueritte fut un écrivain prolixe, digne descendante de son père, écrivain plus célèbre ? Quant à Yves Régnier son talent bien particulier lui fait évoquer son pays, sa ville en ne les nommant jamais de leur véritable patronyme.

La poésie n'est pas absente de ce numéro d'été et nous aurons une pensée émue pour nos mères qui copiaient avec soin, leurs poèmes favoris dans des cahiers d'écoliers. On se souviendra aussi d'une véranda à

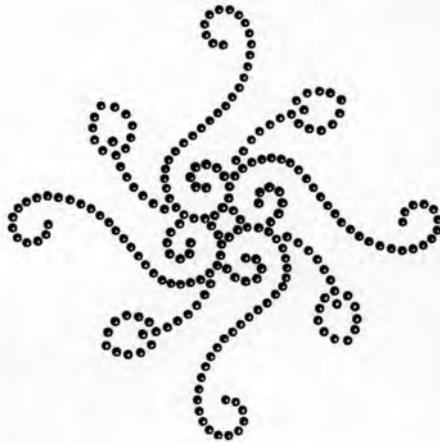
l'heure de la sieste. L'exil a engendré bien des souvenirs. Et quand Dieu s'arrête à Monastir, l'événement va bien au-delà de l'anecdote.

Notre mémoire est ainsi diverse et plurielle et s'attache à guider notre souvenir à travers les choses inconnues, oubliées même, ce qui a fait la vie de ceux qui nous ont précédés avec, pour

certaines un parfum d'enfance, un éclair, un reflet.

Il est tout à fait dans notre vocation, d'appréhender, d'une autre façon, tout ce qu'il importe de savoir sur ces pays qui nous furent chers et qui semblent inexorablement s'enfoncer dans une bume d'oubli. C'est à un devoir de mémoire sou-

riant que nous vous invitons. Il ya tant de belles choses à ré甯usciter. Marchons dans notre mémoire, il est encore temps d'inventer des formes nouvelles de se souvenir... ■



# Une partie de pêche à la palangrote

**Yves Regnier un écrivain algérois méconnu  
présenté par Patrice Sanguy**

Né à Alger en 1914, prématurément décédé à la soixantaine, Yves Régnier fut, comme l'écrivait un grand quotidien parisien lors de sa disparition, « un écrivain de grande qualité et de petite audience ». Distingué à Paris dès ses débuts par un prix littéraire et publié chez les meilleurs éditeurs, auteur de douze romans parus, Yves Régnier ne réussit cependant jamais à percer auprès du grand public. Quant à sa terre natale, il y passa inaperçu bien que celle-ci soit quasi omni-présente dans son œuvre. A cela peut-être deux explications. La première tient au propos de l'auteur. Ecrivain intimiste, proche du nouveau roman, mais aussi familier des mystiques, notamment musulmans, recherchant le mystère des choses derrière le voile des apparences, Yves Régnier adopte souvent pour ses récits une structure kaléidoscopique qui peut déconcerter malgré une écriture très classique.

Par ailleurs, soucieux de créer chez son lecteur une impression d'étrangeté sans tomber dans l'exotisme, Yves Régnier situe délibérément les personnages et l'action de ses livres dans des pays et des lieux aux noms imaginaires. Ses compatriotes qui avaient, il est vrai d'autres préoccupations – nous sommes alors dans les années 1950 – s'y laissè-

rent prendre et ne reconnurent pas un terroir cependant aisément identifiable pour l'essentiel à l'Algérie, et plus particulièrement à la région algéroise.

Le premier chapitre d'un des romans d'Yves Régnier est ainsi intitulé « La baie d'Alcatraz ». Nos lecteurs, quant à eux, reconnâtrons sans difficulté Alger dans cet Alcatraz. Nous en avons extrait les premiers paragraphes.

Nous sommes à la veille de la première guerre mondiale. Trois hommes de la même famille profitent d'un beau dimanche des Rameaux pour pêcher à la palangrote dans la baie d'Alger-Alcatraz. Le titre de l'extrait est de nous.

Je me souviens d'un dimanche des Rameaux où, déjà loin en mer, j'entendais les cloches des églises d'Alcatraz sonner à toute volée. Mon père coupait avec des ciseaux la nageoire dorsale d'une vive. Mon oncle Georges, ... nouait habilement des filins. Le son des cloches d'Alcatraz, tantôt fort et tantôt assourdi, me parvenait par vagues. Un peu avant midi, des petites filles en robe bleue, blanche ou rose, et des petits garçons en culotte de velours et chemise à jabot, porteraient des rameaux d'or dans les rues. Pour moi, garçon sans rameau, qui s'éveillait à la vie au son des cloches et parmi les



pavois, je regardai scintiller l'étendue maritime.

– Allons dit mon père. Il faut rentrer. C'est l'heure.

Mon oncle s'essouffla un moment à remettre le moteur du palangrier en marche. Plus de mille bateaux sillonnaient la baie. A l'approche de la passe, les cotres qui louvoyaient toutes voiles dehors sans jamais s'éloigner, nous faisaient révérence. Mais nous passions aussi, à la merci d'un abordage – croisant, dépassant, le plus souvent dépassés – près des navires à aubes et de barques, de steam-ships à hélices de la Peninsular and Oriental et de la Compagnie des Messageries, de skiffs, de kayaks, de canots avec barreur du Rowing-club dont les occupants faisaient lève-rames dans les remous des sillages et adressaient, parfois, des signes d'adieu aux passagers en costume des voyage ..., et aux passagères

des longs-courriers, belles inconnues qui, chapeautées de tourterelles, dominaient d'un regard divin le spectacle de la mer. Comme c'était fête et qu'on tirait le canon depuis le Fort-l'Empereur, des nuages s'épanouissaient. ... Les cloches sonnaient. Le canon tonnait. Des sirènes mugissaient. Des jets d'eau fusaient. Des treuils se dévidaient. Des navires dont les marins asséchaient les ponts avec des fauberts, vomissaient tout à coup des torrents d'eau. Les mouettes se disputaient des débris immondes. Alcatraz la blanche s'étagait sur ses collines.

Pourtant, dès lors, je ne me réjouissais pas absolument de tant de rêve et d'un éveil si beau. Je trouvais quelque chose de noir dans la lumière. Les clartés les plus vives me semblaient traversées d'ombres. Je me demandais : « Est-ce que tout cela est vrai ? » ■

*Les Ombres*, Grasset, 1963

# Benjamin Sarraillon<sup>1</sup>

## un amoureux de formes et de soleil

Floriane Moutte-Sarraillon Jean-Pascal Hesse

Benjamin Sarraillon vécut à une époque particulièrement riche sur le plan artistique. Certaines personnalités certaines tendances ont joué un grand rôle dans l'élaboration de son oeuvre.

Des brumes Lyonnaises au soleil d'Algérie, la peinture et l'art graphique sous toutes ses formes ont toujours été la raison de vivre de cet homme qui a su exprimer à travers son oeuvre, un amour de la couleur, de la lumière et de la vie.

Benjamin Sarraillon est né le 28 novembre 1900, il passe à Villeurbanne une jeunesse heureuse avec son frère Gaston devenu journaliste. Il entre à l'âge de 16 ans, à l'école municipale des Beaux-Arts de la ville de Lyon, dont il a su tirer le meilleur profit au contact de l'anatomie et du modèle vivant.

Benjamin Sarraillon grâce à des recherches incessantes et animé du désir de se perfectionner, veut faire carrière dans les arts ou tout au moins exprime le souhait de pouvoir se mêler, par ses travaux, dans le monde placé sous le signe de la forme et de la couleur. Maquettiste, publicitaire. lithographe, il entre en 1920 à l'atelier Bonnard à Lyon.

---

1. Dans le n° 4 de nos biographies, dirigées par Odette Goinard, nous avons publié un texte sur Benjamin Sarraillon. Nous avons de nouveau, ici, le plaisir de parler de cet artiste, que nous avons connu.

Mais très vite aussi, il se veut se dégager d'une atmosphère qui l'étouffe et décide de s'évader vers des terres nouvelles. Sur les conseils de son maître, Louis Bonnard, il quitte Lyon et ce fut, l'éblouissante révélation.

C'est en octobre 1924 qu'il s'établit en Algérie avec son épouse, son fils Albert naîtra en 1926 . Séduit par les vastes horizons et la luminosité de la capitale, il s'installe à Alger et y ouvre un atelier de dessin.

L'année suivante, il a d'ailleurs la chance d'être présenté au grand peintre orientaliste, Étienne Dinet, qui s'intéressa à ses oeuvres et qui le conseilla.

" Cet admirable artiste au magnifique talent, écrit-il, eut la bonté de me recevoir dans sa belle villa de Saint-Eugène à Alger et de s'intéresser aux oeuvres que je lui avais apportées ... il me donna de bons conseils puis me pria de revenir pour suivre mes progrès... me considérant comme son élève, je lui dois d'avoir compris l'art musulman car il m'a initié à sa profondeur et à ses caractéristiques très particulières ».

Fort des conseils et des enseignements du grand Dinet, Benjamin Sarraillon s'attacha donc à réaliser des oeuvres authentiquement arabes et kabyles, à traduire sans compromission ces femmes, ces hommes, ces enfants,



*La baie d'Alger, lithographie.*



*Oasis de Tolga*

leurs moeurs, leurs coutumes avec le souci constant de la vérité. Notre artiste s'inscrit la même année à la société des peintres orientalistes et commença à exposer dans différentes sociétés artistiques locales. Mais s'il vit surtout de ses affiches et de la publicité de presse où il était arrivé à se faire un nom, il consacre aussi tous ses loisirs à la peinture. Lui qui avait été formé au pays des brumes, la grande colonie africaine devint très vite sa province d'adoption. Il arriva sans mal à se familiariser avec le monde de " là-bas " qu'il sut dépeindre avec toute la vérité d'une peinture classique et sincère. C'est à Alger qu'il fait en 1932 sa première exposition à la Maison des livres, Rue Dumont Durville.

Benjamin Sarrailon, encouragé par les critiques continue sur sa lancée et va exposer régulièrement chaque année jusqu'en 1962. Si le succès vint assez vite pour le portrait à l'huile ou au pastel, on est frappé également dès le début de ce que ses peintures ont de direct et nous pourrions presque dire de primesautier. Aucun artifice, simplement le désir d'être exact, scrupuleusement exact. Notre artiste doit aussi ses progrès aux sages conseils de son nouveau maître, le peintre portraitiste et sculpteur flamand Jules van Biesbroeck, dont il fut l'élève durant quatre ans et qui le marqua profondément. «...j'espère que tu travailles que tu deviens de plus en plus personnel... car il est bien de te souvenir de mes conseils. Va à la nature et

tâche de voir et de comprendre sans te laisser impressionner par telle ou telle manière de faire et de rendre ... tu aimes la montagne, vas-y, arrache- lui ses secrets et la victoire est certaine... si tu travailles beaucoup, que ce soit dur, que cela en devienne même hideux, cela n'y fait rien ... travaille, ne laisse rien à l'à peu près ... une étude n'est pas un tableau et de mon enseignement, ne retiens que ceci ... étudie à genoux et lorsque tu as assez de documents, laisse-toi aller dans ta façon de voir, de présenter et de traduire ».

Durant les premières années de son installation en Algérie, Benjamin Sarrailon collabora aussi à plusieurs journaux, revues et magazines (*l'Echo d'Alger* : dessin de presse; *Afrique du Nord Illustré* : dessins, illustrations, diverses mises en pages), allant même jusqu'à la création complète d'un journal pour la jeunesse franco-musulmane en couleur bimensuel : Jeunesse Algérienne. En 1925, c'était le livre de l'écrivain Algérieniste Robert Randau *Cassard le Berbère* qu'il illustra de trois cents dessins et qu'il réécrivit, lui-même à la main (cet ouvrage est rarissime dans les annales de l'édition, il est un des seuls, réalisé, écrit et dessiné entièrement en lithographie originale). En 1939, il assure l'illustration de l'ouvrage du Révérend Père Pineau, missionnaire des Pères Blancs. *Monseigneur Dupont, vicaire apostolique du Nyassa* - et celui de Martial Remond *Djurdjura, terre de contrastes*, qu'il illustre



*Femme kabyle, lithographie.*

de dessins en noir et blanc. Les ouvrages illustrés sont tous d'une grande diversité et supposent de la part de l'artiste une étonnante faculté d'adaptation aux textes qui lui sont proposés. Ainsi, les titres seuls des ouvrages qu'il a illustrés nous informent-ils sur son choix, sur sa vie et ses goûts.

C'est à la lithographie qu'il doit quand même ses plus grandes réussites.

Son oeuvre d'illustrateur représente un aspect si caractéristique de son art, que certains pourraient croire qu'il y a consacré l'essentiel de son activité.

Mobilisé le 30 août 1939, il est affecté au grand quartier général en qualité de cartographe. Muté le premier janvier 1940 au gouvernement général de l'Algérie, il est nommé au centre d'information et d'étude. Passé en 1943 au secrétariat du général Giraud, il réalise durant cette période quarante-huit portraits d'officiers supérieurs français, américains et anglais, dont celui officiel du Général Giraud qu'il réalise à l'occasion de la visite effectuée au cercle interallié par Churchill, Eisenhower et Lord Halifax.

Réincorporé au deuxième bureau comme chef cartographe où il est engagé jusqu'à la fin de la guerre, il réalise des plans et des dessins « Top Secret »... pour les armées alliées et le débarquement en Provence et diverses missions et travaux confidentiels. Démobilisé fin 1945, il reprend ses activités graphiques et ses pinceaux il participe à toutes les expositions et salons



*Autoportrait.*



*le général Giraud, 1943.*

organisés dans la capitale. Toutefois, au cours de toutes ces années, un grand projet occupait Sarraillon. Descaptivants voyages réalisés en auto, en moto à dos de mulet ou à pied dans les Aurès ou le nord du Sahara, dans des sites difficilement accessibles, il avait réuni des documents exceptionnels dessinés chez les troglodytes chaouïa et chez les Kabyles des flancs du Djurdjura. Faisant équipe avec son épouse "rochassière" alpiniste et sage-femme de profession, il a eu, grâce à elle, la possibilité de sortir son carnet et sa boîte de peinture et d'en rapporter des documents exceptionnels. Décidé à faire revivre pour le grand public, dans leur décor hostile et grandiose, ces farouches chaouïas qui hantent les innombrables grottes et cavernes du canyon de l'Oued-El-Abid, Benjamin Sarraillon décide de préparer un album consacré à l'Aurès. Sans délaisser la peinture, il souhaite, désormais, aborder la réalisation d'une série de livres d'art. Le premier grand format, numéroté à Cinq-cents exemplaires, est donc consacré à Rouffi, agglomération semi-troglodyte, et nombreux habitats préhistoriques aménagés dans les parois verticales surplombant, l'Oued-El-Abiod. Cette première édition est très vite épuisée. Il décide à la suite de ce succès de publier dans les conditions similaires et de la même conception : *Alger-El Djezair*, recueil des plus intéressants croquis pris sur le vif de 1924 à 1955 à Alger et dans la périphérie. Tiré à six cents

exemplaires, cet ouvrage connut le même succès. Le troisième qui devait suivre aurait dû être Tipasa et Côte Barbaresque. Il fut remplacé, en raison des événements d'Algérie par la Corse, île enchantée qui connut le même succès. Enfin, grâce à ses études de la gravure et du dessin lithographique, Benjamin Sarraillon soumet aussi dans les années 50 à l'administration des postes, diverses maquettes de timbres. Mais l'indépendance de l'Algérie en 1962 sonna le glas de la vie intellectuelle et artistique du peintre ...

La mort dans l'âme, sans vraiment comprendre, serrant près de son cœur meurtri une poignée de souvenirs, Benjamin Sarraillon quitte l'Algérie son atelier de la rue Berthezene et sa maison du Cap Matifou, entièrement pillée et saccagée dès les premiers jours de l'indépendance algérienne.

Après presque 40 ans de présence et de travail ininterrompu sur cette terre d'Afrique, Il quitte ce pays qui l'avait tant inspiré. Avec courage, l'artiste déraciné poursuit cependant son œuvre. Après un court séjour à Nice puis à Sènas où il crée un cabinet de dessin et c'est à Salon de Provence en 1964 qu'il s'installe au 65 rue Charles Serre où il reprend crayons, pinceaux et toiles...

Il illustrera encore pour le docteur G. Guigon, fondateur d'un salon qui honore chaque année les peintres rapatriés, deux ouvrages : *Toubibs du bled* et *Nostalgie*. ■

# Les Tunisiennes

Lucie Paul-Margueritte (Denoël ; 1937)  
présenté par A. Krieger-Krynicky

**Lucie Paul-Margueritte, née en 1886, morte en 1955, était la petite-fille du général Margueritte ( 1823- 1870) qui servit au Mexique et en Algérie. Au hasard des garnisons, son père Paul naquit à Laghouat en 1860. Appartenant à l'école naturaliste puis proche des frères Goncourt – il fut un des premiers membres de leur Académie – il écrivit seul puis de concert avec son frère Victor, né à Blida, de nombreux romans. Il consacra un essai historique à la guerre de 1870 où son père mourut dans une charge héroïque**

Lucie, avec moins de célébrité, fut pourtant un auteur prolifique et estimé, publiant chez Flammarion, Albin-Michel ou Fayard une dizaine de romans, des pièces de théâtre et des contes. Elle fut à l'origine d'adaptations d'œuvres chinoises couronnées par l'Académie française. Grande voyageuse, elle a transcrit *Les chants berbères du Maroc*, préfacés par le résident général de France Lucien Saint ainsi que des Proverbes kurdes, genre qu'elle affectionnait : « On médite plus facilement de son ami que de son ennemi car on le connaît mieux. » ( in Paillettes). Depuis longtemps attirée par la Tunisie, ce fut un jury réunissant les frères Tharaud, Claude Farrère, Georges Duhamel, Louis Bertrand et, bien sûr, l'amoureuse de Tunis, Myriam Harry, qui lui attribua, en 1936, une bourse du Protectorat. Aussitôt arrivée, elle lance du poste de

Radio-Tunis : « Allô Paris, ici Tunis la Blanche ». Son projet, bien dans la ligne de son père, très engagé dans la lutte en faveur de l'égalité et des droits des femmes (in *Adam, Eve et Brid'oison*) est d'enquêter sur la situation sociale et économique des Tunisiennes. L'essentiel des deux cents pages du livre est consacré à des interviews de femmes représentatives de la société évoluée allant de la grande bourgeoisie parisienne dans son vêtement et sa coiffure, à la sage-femme militante et libérée .

Des féministes qui lui exposent leurs revendications , s'insurgent contre le voile et la claustration, les mariages arrangés, déplorant les réticences des hommes les plus brillants et les mieux disposés, face à leur transformation. Les descriptions de la Tunisie évoquent, avec moins de lyrisme, Myriam Harry. Mais si les tableaux



des souks, des palais de la médina, des visites aux princesses et à leur cour, des mariages traditionnels ou des cortèges de circoncisions sont classiques et colorés, les dialogues sont originaux

et très enlevés, joués avec l'évocation par les citadines moqueuses de la belle-mère abusive, de « la bédouine profiteuse » ou qui gâche les installations modernes. Ils deviennent plus

tristes ou revendicatifs devant la condition sociale et sanitaire des femmes, enfermées dans l'obscurantisme et en général en retard face aux Turques ou aux Égyptiennes. Elles lui présentent une revue, Leïla, destinée aux femmes, écrite dans un esprit libérateur mais dont la direction est, bien sûr, assurée par un homme. Consciencieuse, Lucie Paul-Margueritte s'était documentée avec des ouvrages sur le droit musulman ou les institutions mais aussi grâce à des oeuvres qui couvrent un large éventail de la société tunisienne: Le prince Jaffar de Georges Duhamel, *Juifs tunisiens* de E Wassel, *Les Moeurs arabes* du Dr Lemansky, *Le Sel de la mer* de Gabriel Audisio et *Les Poèmes d'un maudit* de Mario Scalesi.

Voici quelques lignes extraites de son ouvrage : « Dans le Souk-el-Trouk, le soleil tombant en biais par les ouvertures, projette la lumière en longues fusées blanches. Le matin, dans ce souk, on vend à la criée de vieux vêtements. Une foule dense entoure les marchands qui vocifèrent : « Voyons ces soies anciennes ». Dans sa boutique M. Cohen disparaît sous des nippes brodées, accrochées autour de lui sur des cintres : ces écharpes rayées, délicieusement fanées viennent de Djerba. Voici un cache-miroir, et une chemise de nuit de mariée brodée en rouge.

Ce voile d'autrefois, un hajar, fera un joli dessus de cheminée. M. Cohen me le laisse à moitié prix parce que je l'étrene. Chemin faisant, la doctoresse

G..., une femme de grand mérite, me renseigne sur la jeune musulmane qu'elle tient à me faire connaître : – Vous allez voir, dit-elle, une drôle de petite femme. De mère française et de père turc, Zaïra qui a fait ses études à Alger est aujourd'hui sage-femme. Nous voici rue des Teinturiers, à l'heure où les élèves sortent d'une école italienne : tabliers bleus semés d'avions pour les garçons, roses ornés d'hirondelles pour les filles !

Un escalier abrupt nous conduit au patio. La jeune sage-femme n'est pas chez elle. Sa soeur Fathma, une jolie brune, maman d'un gros bébé, nous reçoit dans la chambre de Zaïra où les divans sont recouverts d'une housse protectrice. Auprès du lit, le téléphone. Deux fauteuils modernes capitonnés de velours bleu à coussins de plumes nous sont offerts. Une servante en haïk, visage olivâtre, s'assied entre nous et prend part à la conversation, tandis que Fathma, en douillette de soie bleu pâle, entrouvre son peignoir pour calmer l'enfant glapissant.»

Lucie Paul-Margueritte rapporte aussi certains propos, qu'elle a pu glaner au cours de ses conversations avec des Tunisiennes.

« On dépense beaucoup trop chez nous, et quand on ne peut le faire, on s'endette, comptant qu'on s'acquittera si la récolte est belle. Tout s'achète à crédit. Quand les gens de petite condition se marient, il leur faut le grand lit moderne, les rideaux de velours et l'ar-

moire à glace, tant pis si l'on ne peut pas payer. Personne n'économise chez nous. Ce n'est pas dans le caractère de la race. Une femme de situation très modeste se plaignait que la circoncision de son garçon lui eût coûté sept mille francs. Je n'en aurais pas fait autant pour le mien. La vanité et le goût du faste les perd. Les Italiennes nous ressemblent un peu. Elles sont superstitieuses, mais sur ce point, nous n'avons rien à leur envier. Elles croient au mauvais oeil. Chez nous on pratique la formule magique. Cela réussit quelquefois. Je connais des femmes qui s'adonnent à ces pratiques, et qui finissent par obtenir ce qu'elles désirent. Cela me rappelle l'histoire de Zorah, une de nos petites servantes. Elle était fiancée, et elle aimait son fiancé. Un jour, elle apprend qu'il projette d'en épouser une autre. Désespérée, elle confie sa cause au sorcier qui lui prépare une formule magique, à jeter dans le feu en prononçant certaines paroles.

Cette cérémonie se renouvela tous les vendredis, jour où le sorcier donnait, moyennant bel argent, la formule à brûler. Ma pauvre Zorah se ruinait à ces pratiques. Tout ce qu'elle gagnait s'envolait en fumée, c'est le cas de le dire. Six mois passèrent. Zorah demeurait inconsolable. Un matin, je la vis transfigurée. Radieuse, elle me confia qu'elle avait revu son fiancé. — « Je l'ai rencontré dans la rue, me dit-elle. Il est venu à moi, et il m'a dit : « Je suis bien content de te retrouver Zorah, car

c'est toi que j'épouserai ». — Je ne suis pas superstitieuse, reprend mon interlocutrice, je ne crois pas au mauvais oeil, mais j'ai eu une amie, qui avait le mauvais oeil, l'oeil djerbien, comme nous disons ici. elle porta malheur à tout le monde, et finalement à elle-même.

C'était une envieuse. Mais que pouvait-elle envier, gâtée comme elle l'était ? Ses boucles d'oreilles en diamant étaient comme des bouchons de carafe.

Regrettait-elle de ne pas avoir d'enfants ? Elle prenait ma fille sur ses genoux en me disant : — « Ta petite a bonne mine ». Aussitôt Naïma faisait de la température. On ne m'ôtera pas de l'idée que cette femme était maléfique. « Vous venez, je crois, vous documenter sur le thème de l'évolution, ajouta-telle, aurez-vous le courage de montrer les choses comme elles sont ? les femmes ici ne sont pas heureuses. Les femmes ici sont des prisonnières qui n'ont pas le courage de se rebeller.

On les traite comme des fleurs, dites-vous ? Les fleurs sont éphémères : sitôt fanées, on les remplace.

Quand nous serons plus nombreuses, j'établirai une pétition que je ferai signer par deux ou trois mille musulmanes et je l'adresserai au ministère des Affaires étrangères à Paris ». ■

---

On peut consulter les biographies du général Margueritte et de Paul et Victor Margueritte : cahier no 11, Myriam Harry cahier no 9, Marius Scalesi cahier no 10.

# La sculpture à Tunis

Annie Krieger- Krynicki

Dans sa rubrique Questions d'art, le critique (anonyme) de la *Revue Tunisienne*, se félicitait de l'envoi au Salon de 1903, par un sculpteur, Pierre Lescot, « de deux bustes qui l'avaient particulièrement frappé : un portrait de femme , une tête de mulâtre » Il espérait que ses lecteurs ( comme les nôtres ?) pourraient grâce à ces « deux représentations apprécier la valeur des pièces de sculpture. Le buste du mulâtre mérite selon nous de fixer plus particulièrement l'attention sur ce jeune talent dont la poésie artistique dépasse de beaucoup la foi d'un simple néo-phyte » .

Ces salons, créés à l'initiative de l'Institut de Carthage, et couverts par la *Revue Tunisienne*, avaient surtout permis de découvrir des peintres locaux qui firent une longue et brillante carrière.

La sculpture y fut moins représentée car elle se consacra « aux monuments aux morts de 1870, aux hommages patriotiques aux Présidents de la République, aux parlementaires et aux artistes tombés sur le champ de bataille ». Or « L'emphatique est opposé à l'équilibre qui caractérise la beauté ». Il lui reproche de répéter les



D'après Pierre Lescot, 1903.

styles Louis XV et Louis XVI. Il cite aussi un envoi de Belloc, auteur de la fameuse sculpture qui décore le fronton du Casino de Tunis où se tenait l'exposition . ■

Voir dans la revue *Mémoire plurielle* : monument élevé à Tunis à Jules Ferry. Casino avec les statues de Belloc et ensemble dédié à Philippe Thomas, le découvreur des phosphates. (*Revue Mémoire Plurielle* ; N° 48 Juin 2006.) Bustes de Pierre Lescot.

# Peintres au Maroc

Marie-Claire Micouleau

Le premier « grand » peintre et peut-être le plus inspiré par le Maroc fut évidemment Delacroix dont la mission officielle était, en 1832, de suivre l'ambassade du duc de Morny.

Lui qui ne rêve que d'antiques, va s'éblouir de l'incandescence orientale. Heureusement muni de carnets vierges et de sa boîte d'aquarelle, il va rapporter du Maroc les plus belles esquisses qui aient jamais existé : « Je suis dans ce moment comme un homme qui rêve et qui voit des choses qu'il craint de lui voir échapper ».

Rien ne lui a échappé, ni les « belles juives », ni les chevaux dressés dans un combat farouche, ni les « les montagnes plus rapprochées d'un vert brun tachés d'arbustes nains noirâtres ».

Matisse, Majorelle et d'autres, ont eux aussi laissé un nom illustre aux cimaises de la peinture marocaine.

Le ciel du Maroc, l'éclat de sa lumière, les reflets de ses ombres portées, l'ocre rougeâtre de ses ksour ont suscité bien des élans et bien des réussites, parfois totalement ignorés.

Inconnus du grand public, ils sont pourtant cotés à Drouot et dans les galeries, et les clients avertis se les disputent.

## **Mattéo Brondy (1866- 1944)**

D'abord élève de l'école vétérinaire de Maisons-Alfort, il se passionne pour la peinture et le dessin et suit l'enseignement de l'Académie Julian. Il est mobilisé en 1914 et suit le Général Lyautey dans ses missions et notamment au Maroc. Après la guerre, il s'établit à Meknès et devient responsable du syndicat d'initiative (ESSI) où il se rend célèbre au Maroc par ses œuvres destinées à la promotion du pays. Sa palette lumineuse s'inscrit dans la beauté éclatante de l'architecture que révère et protège Lyautey.

Ses affiches sont d'une grande qualité graphique et ses dessins révèlent une maîtrise incontestable dans le rendu des chevaux, des événements de la cité ou de scènes intimes – Rassemblements des Aissaouas devant leur Mausolée, scènes de marché Bab-el Khemiss. Aquarelles, gouaches, huiles de ce peintre modeste serviront les commandes officielles et le syndicat d'initiative de Meknès.

Mais son œuvre dépasse de loin l'humble réputation de l'affichiste et mériterait d'être mise en lumière au même titre qu'un grand - orientaliste ou pas.

## Maurice Romberg de Vaucorbeil (1862-1943)

Peintre belge. En 1887 il se rend à Tétouan puis à Meknès.

Il voyage ensuite dans tout l'empire chérifien avec l'archéologue Guy de la Martinière. En 1909, il réside à Alger. Il séjourne ensuite au Maroc où il dit être le premier européen à vivre à Marrakech et revêt le costume arabe pour s'assimiler à la population.



*Maurice Romberg de Vaucorbeil, Bab El Mansour Meknès*

Il peint l'architecture maghrébine ce qui lui vaut parfois quelques problèmes lorsqu'il s'agit de peindre les mosquées: il est ainsi agressé par la foule à la mosquée Mansouri et ne s'en sort que grâce à l'aide de son domestique.

Sous un pan de son burnous, il crayonne ses esquisses à l'abri des regards pour plus de sécurité. Scènes de cortèges royaux, de fêtes mais aussi de paysages sont ses sujets de prédilection.

Il produit lui aussi des affiches touristiques notamment pour la Compagnie Paquet.

Il expose à Paris, à Bruxelles ou à Londres.



*Mattéo Brondy, affiche pour le syndicat d'initiative*

## Camille Boiry (1871-1954),

Protégé du baron de Rotschild, il obtint une bourse d'un an pour aller peindre au Maroc. Une de ses toiles obtint la médaille d'or à l'exposition coloniale de Marseille 1922 (Le marché de Bab-El-Hdim) Peintre né à Rennes le 6 Janvier 1871, et mort à Loctudy (Finistère), le 10 octobre 1954, il fait partie de l'Ecole Française.



*Camille Boiry, Le marché de Bab El-Hdim*

Elève de Bonnat à l'école des Beaux-Arts, sociétaire des Artistes Français, il expose au Salon de 1911 à 1927. Protégé du mécène Edmond de Rotschild, il obtient une bourse d'un an pour aller peindre au Maroc et il gagne la médaille d'or en 1922 à l'exposition coloniale de Marseille

Il est présent dans les musées de Chateauroux, Rennes et Tours.

## Jean-Gaston Mantel (1914-1995)

Peintre français né à Amiens en 1914, il entre aux Beaux-Arts en 1933. En 1936, la qualité de sa participation aux différents salons de la Société Nationale des Beaux-Arts lui vaut le Prix de La Compagnie Générale Transatlantique et une bourse qui vont

lui permettre de séjourner un an au Maroc.

Mantel visite la plupart des grandes villes du pays et séjourne plus longuement à Fés. Conquis par ce pays, il accumule dessins et croquis.

De retour en France en 1937, il présente son travail dans sa ville natale et décide quelques semaines après de poser sa candidature à un poste de professeur de dessin à Rabat afin de retourner vivre au Maroc. Il prend ses fonctions au Collège des Orangers, à Rabat, cette même année.

Le peintre donne alors une nouvelle orientation à son œuvre dont le Maroc devient l'une des principales sources d'inspiration, transformant les nuances chromatiques de sa palette, en plus lumineux, plus léger.



**Jean-Gaston Mantel,**  
*Les caïds*  
Technique sur peau.

Mobilisé durant la seconde guerre mondiale il est affecté à l'École de Cavalerie de Saumur, un premier contact avec les chevaux qui inspireront beaucoup de ses toiles.

Il regagne définitivement le Maroc en 1946 avec sa seconde épouse, après avoir travaillé à Paris comme illustrateur pour différents magazines féminins. Professeur au Lycée Gouraud de Rabat, il s'installe à Salé sur les rives du Bou Regreg

puis déménage à Témara au moment des troubles de 1955, mais il continue de se rendre dans son atelier sur les bords du fleuve, inépuisable source d'inspiration. Il poursuit sa carrière, développant de nouvelles techniques, notamment sur peau. Il décède en 1995.

Sa peinture est très nouvelle pour un orientaliste : un dessin très sûr, des perspectives originales, une palette très douce, une approche personnelle de l'atmosphère marocaine.

Comme professeur et mentor, il découvre un jeune peintre très doué qui va bientôt rencontrer le succès : le jeune Dairac .



**Jean-Gaston Mantel,**  
*Les filles d'Imchil*

## Dairac artiste peintre du Maroc trop tôt disparu

D'après Elie Cohen, son frère

Fils de Aaron et Rachel Cohen, Raphael Cohen est né à Rabat le 22 Février 1939. Comme tous les enfants juifs de Rabat, il a fréquenté l'école de l'Alliance Israelite et plus tard le lycée Gouraud comme c'était de tradition dans la famille.

Raphael Cohen fut un artiste précoce. A 14 ans, chef de patrouille aux Eclaireurs Israelites du Maroc, il publia un livre pour Pourim, l'histoire d'Esther, écrite de sa main en lettres calligraphiées avec des illustrations tellement belles que le livre fut conservé comme manuscrit pour le mouvement entier.

Dès la 5<sup>e</sup>, son professeur de dessin au lycée Gouraud, Jean Gaston Mantel, lui-même déjà une célébrité à Rabat

et ailleurs comme artiste peintre, avait suggéré à mon père de faire entrer Raphaël aux Beaux-arts de Rabat, tout à la joie de ce dernier qui adorait peindre.

C'est ainsi qu'il étudia aux Beaux-arts de Rabat pendant les années 1950.

A 18 ans il prépara sa première exposition avec l'aide du directeur de la très célèbre librairie Les Belles Images, Avenue Mohammed V.

Le vernissage eut lieu dans sa fameuse galerie, qu'il avait gracieusement mise à la disposition de l'artiste.

C'était en 1957, juste après l'Indépendance du Maroc et le tout Rabat était venu. Etaient présents, à part ses amis et les dirigeants de la communauté juive de Rabat, le premier ministre Balafrej qui voulut lui acheter ses deux plus grands tableaux qui s'intitulaient : *L' Indépendance* et *L' Espoir*.



Dairac, *l'indépendance marocaine*, 1957.



**Dairac,  
Yeroushalam**

Balafrej lui avait fait des compliments et lui avait dit comment lui et son pays étaient fiers que dans ce jeune Maroc à l'aurore de son Indépendance, un jeune Marocain pouvait composer de telles œuvres.

Raphael devint ingénieur géomètre pour le Cadastre, et évidemment ses relevés des terrains étaient toujours encadrés par leurs propriétaires tant il ne pouvait s'empêcher de les enrichir d'une certaine touche artistique..

Au début des années 1980, le propriétaire d'une galerie à Paris qui aimait beaucoup sa peinture, lui demanda de changer son nom d'artiste et ses thèmes et de se concentrer sur des sujets moins bibliques car sa clientèle était en majeure partie d'Arabie Séoudite.

Il y consentit et Raphael Cohen devint DAIRAC: les initiales de sa famille D=Daniel (son fils) A=Annie (sa fille aînée) I=Isabelle (sa fille cadette) R=Raphael (son prénom) C=

Cohen (son nom de famille).

Il fit plusieurs expositions à Paris, à Bruxelles, et en Espagne.

Sa mort tragique à l'âge de 48 ans a la suite d'un incendie, mit malheureusement fin à sa carrière. Il fut enterré à Jérusalem . En 1988, il avait laissé derrière lui plus de 3000 œuvres , huiles, gouaches, lithos, dessins, collages ...

Son œuvre était très marqué par l'influence de l'Ecole de Paris.

Ses thèmes de prédilection étaient les thèmes bibliques, les juifs marocains de l'époque.

Des sujets très complexes par leur ampleur tels que *Le monde juif dans tous ses périples*, entreprise immense.

Sa carrière s'est arrêtée trop tôt et son œuvre n'est pas tout à fait recon nue, mais il est certainement un des tout premiers pionniers juifs marocains dans le domaine de l'art et de la peinture.

Signé Elie Cohen, le petit frère, maintenant installé au Canada. ■

---

# Dieu s'est arrêté à Monastir

Un extrait de l'ouvrage de Guido Medina

présenté par Patrice Sanguy

**Né à Monastir à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, mort en 1967, cet avocat connut son heure de notoriété dans les cercles littéraires du Protectorat. Son parcours a été décrit par Adrien Salmieri dans son étude *Sur la production littéraire des Italiens de Tunisie* (« La traduction-migration », Paris 2000) et son œuvre analysée dans plusieurs publications récentes de Madame Rawdah Zaouchi-Razgallah, professeur de littérature italienne à l'université de Tunis.**

Issu de la bourgeoisie juive livournaise – son père était industriel oléiculteur et consul honoraire d'Italie – Guido Medina fut élevé dans le culte de la langue, de la littérature et de la patrie italiennes, et c'est très logiquement en italien qu'il rédigea ses premières œuvres. Toutefois, en 1939, il fut amené à mettre un terme à ses publications dans cette langue en signe de protestation contre les lois mussoliniennes qui, l'année précédente, avaient exclu les siens de la communauté nationale italienne. Aussi, à compter de cette date, tous ses ouvrages parurent-ils exclusivement en français, langue qu'il possédait aussi bien que sa langue maternelle.

Dès lors, l'une de ses préoccupations majeures, d'ailleurs présente dans son travail de la première période, fut d'établir des ponts entre les diverses communautés nationales et religieuses de la Tunisie, par le biais de la littérature, de l'art et de la culture. Prêchant

par l'exemple, il s'attacha à mettre en lumière dans ses écrits tout ce qui, au jour le jour, pouvait aller dans le sens d'une coexistence pacifique, féconde et harmonieuse des populations tunisiennes.

Très éloquent à cet égard est le passage que nous avons extrait de *Monastir, terre de Tunisie*, petit livre paru en 1940 qui est un hymne à la ville de son enfance. La scène se déroule dans la Médina de Monastir vers l'année 1900, en juin, probablement lors de la célébration par les catholiques de la Fête-Dieu.

On notera que l'auteur insiste sur la religiosité profonde qui, selon lui, a toujours imprégné la vie d'une cité dont il aimait à rappeler qu'elle avait été un centre important de la vie monastique à l'époque paléo-chrétienne.

« Je m'en souviens encore, comme si c'était hier. Un samedi de juin, les Juifs, jeunes et vieux, sortaient en foule de la synagogue, qui est à trente mètres de l'église catholique.

Les cloches de l'église sonnaient à toute volée. Déjà s'avancent les enfants avec des corbeilles pleines de fleurs, les femmes qui chantent à voix lente et basse, la Croix portée par un jeune Maltais. Le curé de Monastir, un vieillard de soixante ans, à la barbe blanche, suit à pas lents sous le dais doré : il élève de ses deux mains l'ostensoir. Près de lui marche le jeune prêtre, rasé de frais, venu de Sousse pour le seconder, et derrière, la foule des croyants de tout âge qui chantent et crient à la gloire de Dieu.

La procession s'avance, compacte et disciplinée. Les Israélites se rangent, respectueux, et font la haie au Dieu qui passe. Un sentiment de sereine élévation s'empare de tous : on entend le pas cadencé des hommes, le bruissement des robes des femmes, et les voix légères des innocents qui jettent les fleurs sur le sol.

La procession débouche rue Sadi-Carnot. Et voici qu'en sens contraire vient une procession arabe, toutes ses bannières flottant au vent. Les Arabes sont sortis d'une ruelle de l'antique médina ; ils ont passé la vieille porte d'Edderb, suivant les traditions anciennes. Et maintenant ils arrivent en trombe : ils gesticulent, ils crient, ils soulèvent et replient les bannières, joyeusement. Ils disent à voix haute des versets du Coran ; de temps en temps des pétards éclatent, et l'on voit s'élever des nuages de fumée. Ils vont vers la Porte du Nord, vers la mos-

quée d'El Kortine qui est au milieu des oliviers.

Le moment de la rencontre avec l'autre procession est impressionnant : les bannières se lèvent très haut, mais cessent de s'agiter avec fracas. Laquelle des deux processions cédera le pas à l'autre ?

En cette minute stellaire, le cœur de Monastir bat de frénésie religieuse.

Un Dieu invisible a-t-il voulu cette rencontre ? Et pour révéler le cœur de la foule ?

Tous regardent de côté et d'autre ; les yeux s'arrêtent tantôt sur le Saint-Sacrement qui passe, tantôt sur les Juifs qui semblent murmurer encore leurs prières, tantôt sur les bannières qui ont cessé de frémir. Tous s'interrogent du regard : chacun voudrait lire sur le visage, et dans le cœur des autres.

Un sentiment de respect réciproque l'emporte enfin, révélation d'un Dieu nouveau - : ce sont les enfants, les enfants, les innocents messagers de ce Dieu, qui s'arrêtent les premiers comme saisis d'effarement devant l'impétuosité de la foule qui vient en sens contraire. Et alors les bannières, les cent bannières des zaouïes, des confréries musulmanes, riches d'innombrables souvenirs séculaires, reprennent leur course et leur balancement frénétique.

Monastir apparaît dans sa vraie physionomie d'autour et de tolérance.

Sa lumineuse piété s'est conservée à travers les siècles. » ■



*Le cimetière de Monastir*

# Augustin Ferrando

De Miliana à Miliana  
Paule Cruveiller

Mon père

«J'ai toujours su pour y avoir moi-même passé une partie de ma jeunesse, que Miliana et ses couleurs ont préparé mon père à sa vocation de peintre. Il y est né, a vécu son enfance, son adolescence, puis est revenu, souvent, peindre dans ce petit paradis de verdure accroché aux flans du Zaccar. [...] je revois ses mains un peu rousses, larges, rassurantes, adroites ...

je le revois, écrasant sur sa palette des tubes entiers de bleu outremer, vert véronèse, ocre, vermillon, noir, blanc, ce blanc qu'il savait si bien manier.

A larges traits, avec son pinceau, il dessinait directement sur le support choisi, puis par touches successives et rapides, il se mettait à peindre avec des gestes sûrs, tout en sifflant du Schubert, le visage attentif, serein; très vite le sujet apparaissait. « Paule Ferrando Cruveiller

Ainsi parle sa fille Paule « la petite Paule aux yeux clairs » dira Christian Germak, qui s'attache à faire revivre sous nos yeux la magie du geste, l'impromptu de l'esquisse, l'apparition lumineuse de l'œuvre.

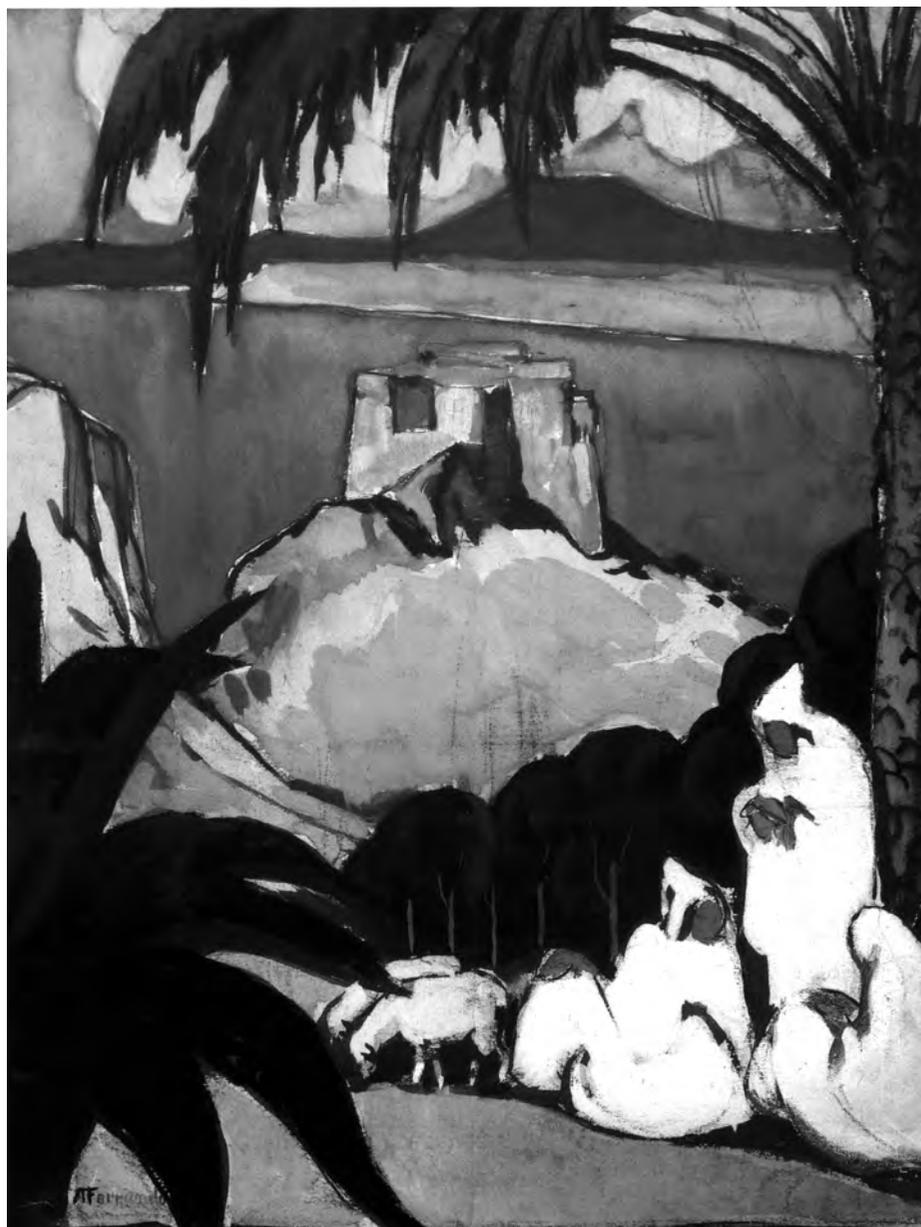
Augustin Ferrando, parti de Miliana pour parfaire son talent et assouvir son attirance pour la peinture, obtint très



*La fille du peintre, 1940, huile sur toile.*

vite les premiers prix des Académies les plus réputées, l'Ecole des Beaux-Arts d'Alger, l'Académie Druet, puis l'Ecole Nationale des Beaux-Arts de Paris où il est reçu premier sur mille cinq cents élèves. De retour en Algérie, il fut nommé Directeur de la toute nouvelle Ecole des Beaux-Arts d'Oran.

Menant de front enseignement à l'Ecole, gestion du musée d'Oran, organisation d'expositions et de conférences, il n'en délaisse pas pour autant ses propres créations. Le chroniqueur du Figaro écrivait en 1949 : » Il voit grand, il peint clair, il ne travaille qu'à ce qu'il aime, chanter la beauté du corps féminin, la santé de la nature, opposées à nos noirceurs;



*Le fort de Santa-Cruz vers 1933, gouache.*



*Amar, le marchand de poissons, 1948, huile sur isorel.*



**Schérifa, 1942,  
Crayon sur papier.**

c'est un lyrique passionné, un méditerranéen pour tout dire. Je suis heureux de dire à ses compatriotes trop souvent tentés de ne croire digne d'approbation



**Autoportrait au chapeau, 1912,  
huile sur toile.**

que ce qui vient de la métropole, qu'ils ont parmi eux un grand artiste qui les honore et porte haut les couleurs de l'école picturale algérienne. ■



**Henriette  
Agostini, 1919,  
Crayon  
sur papier.**

# Recueil de poèmes à Hélène Léonard

présenté par sa fille

Les enfants nés en 1886 à Alger, n'ont pas connu l'ère de la photocopie. Ma mère, Hélène Boutigny, née Léonard, y remédia dans sa jeunesse, en recopiant jour après jour, les poésies qui retenaient son attention. Elle a laissé à ses descendants un recueil important, malheureusement non daté, mais sur la couverture duquel on peut lire : « Pensionnat des Religieuses de la Doctrine Chrétienne » où elle effectua toutes ses études en externat. Celui-ci était situé rue Roland de Bussy, une rue qui donnait rue d'Isly.



Voici deux de ces poèmes :

ALGER

Mon enfant c'est Alger ! C'est la terre  
promise  
Dont je t'appris, petite à bégayer le nom !  
Son image qu'au fond du cœur je t'avais  
mise  
Était-ce la chimère au poète permise  
Et t'avais-je trompée ? Elle répondit :  
non ,  
Cet hiver enchanteur, cette cité prospère,  
Ces verts coteaux, ces fleurs, cet azur,  
les voici !  
La douce voix d'en haut qui veut que  
l'on espère  
Je l'entends dans mon cœur. Tu disais vrai,  
mon père  
Et, s'il est quelque part , le bonheur est ici.  
Marie Lefebvre

## L'ALGÉRIE L'HIVER

Nous avons des nuits parfumées,  
Des cieux d'azur éblouissant ;  
Et des brises tout embaumées  
Des senteurs du bourgeon naissant  
Pendant que de froides haleines  
Glacent votre ciel obscurci  
Pendant qu'il neige dans vos plaines  
Sur nos coteaux il neige aussi  
Il neige au pied de la colline ,  
Il neige au détour du sentier,  
Il neige des fleurs d'aubépine,  
Il neige des fleurs d'amandier.

Marie Lefebvre

# Poème retrouvé

par Marie-Claire Micouleau

Extrait de la revue *Aguedal*

Rabat 1936 1945

Henri Bosco , nommé professeur de lettres au lycée de Rabat, anime dans les années trente , la vie littéraire au Maroc Il crée la Société des Amis des Lettres et des Arts au Maroc

Il fonde et dirige la revue *Aguedal* qui paraît de 1936 à 1945 avec quelques interruptions. Il y publie poèmes, études, comptes rendus et y accueille de nombreux collaborateurs comme Henri Pourrat, Gabriel Audisio, C. Funck-Brentano, Jean Grenier et bien d'autres. *L'Ane Culotte* y paraîtra partiellement à partir de mai 1936. Bosco donne des articles aux revues d'Afrique du Nord comme la Revue de la Méditerranée ou la Revue d'Alger.

Il écrit le texte d'un film documentaire sur les Contes de la forêt berbère.

Louis Justinard, spécialiste de la langue berbère avait recueilli dans le Sous? Des contes berbères qu'il avait adaptés sous le titre

Dans le numéro 1-2 de 1938 de la revue, Louis Justinard en donne quelques extraits dont ce charmant poème :

## Les propos du chleuh

Poésie berbère adaptée par L. Justinard n°1 de la revue *l'Aguedal*, Rabat 1937

A quoi, femmes êtes-vous bonnes ?  
A être brûlées, oubliées..

Si ma mère n'était pas une d'entre vous

Qui m'a porté neuf mois avant que je sois né

Et deux ans sur ses genoux avant que je sois debout

O les femmes, si ma mère n'était pas l'une d'entre vous.

Si ce n'était pour l'amour et pour les enfants, à quoi bon les femmes ?

Réponse

Si ce n'était pas le froid, à quoi bon la laine ?

Si ce n'était pas la faim, à quoi bon le grain ?

Grâce à Dieu qui m'a fait vivre  
Assez pour voir arriver mon ami  
par le chemin,

La terre et le ciel s'illuminer  
Aujourd'hui je suis femme  
et mon cœur est content. ■

# Jean Bouchaud, des voyages et des images

**Jacques Bouchaud**

*Article préparé par Marie-Claire Micouleau*

Jean Bouchaud naît à Saint-Herblain (Loire-Atlantique) aux confins de la Bretagne et des Pays de la Loire le 29 octobre 1891. Il achève ses études secondaires à Nantes tout en dessinant déjà avec les meilleurs professeurs de la ville. Il ne se doutait pas alors que la vie allait l'emmener bien au-delà des doux paysages de la Loire et faire de lui un véritable globe-trotter, ce « peintre voyageur » découvrant et nous faisant découvrir, des pays alors peu connus du grand public. Il fréquente les cours de l'Académie Julian et de la Grande Chaumière à Paris. Après avoir travaillé dans l'atelier du portraitiste Baschet, il rencontre le peintre Harpignies qu'il revendique comme maître. En 1920, on le retrouve au Maroc. Ce premier contact est un éblouissement. La lumière, la tonalité chaude des paysages marocains enrichissent sa palette. Durant son séjour à Rabat il est présenté au Maréchal Lyautey. En 1921, il reçoit une des deux bourses de pensionnaire à la villa Abd-el-tif à Alger, l'autre étant attribuée à Maurice Bouviolle. Il passe à Alger, avec sa famille, les



*Autoportrait, 1911, huile sur toile.*

deux années les plus fécondes de sa carrière. Il brosse en larges traits de grandes compositions, ce qui ne l'empêche pas de peindre de délicates aquarelles et de produire dessins et esquisses.

Il expose au Palais d'été à Alger : *Les présents au nouveau-né, L'écrivain public*. Premier lauréat du prix du gouvernement général de l'Algérie, en 1922, il expose à Oran et à la Villa Abd-El-Tif

Puis, en 1923 il séjourne à nouveau au Maroc. Ses oeuvres algériennes et marocaines sont exposées au Salon des Artistes Français à Paris et à la Galerie Préaubert à Nantes ; le succès est tel que Jean Bouchaud obtient, en 1924, le prix du Gouvernement de l'Indochine. Il entreprend de parcourir, à pieds, en radeau, en train la Cochinchine, l'Annam, le Tonkin, le Cambodge, le Laos et le Yunnan. De ce périple d'environ un an, il rapporte de nombreux dessins et aquarelles qui connaîtront à leur tour un grand succès lors de différentes expositions en 1926 et 1927. La même année, encore tout imprégné des visions de l'Asie, il illustre *Les Lettres du Tonkin* de Lyautey. . En 1929, il est nommé à la direction artistique de la future Exposition Coloniale Internationale de Paris-Vincennes (1931) et obtient ses premières commandes officielles. Le Maréchal Lyautey charge le jeune peintre, dont il apprécie le talent, d'exécuter la décoration de la coupole de la Cité des Informations. Il couvrira 1360 m<sup>2</sup> d'une grande synthèse représentant les possessions françaises dans le monde. Evidemment destinée de toute façon et malheureusement, à disparaître... En 1935, Jean Bouchaud décore une salle à manger des premières classes



du paquebot Normandie. La compagnie des Messageries Maritimes lui confie la publicité commerciale (menus, affiches, calendriers, dépliants) pour sa nouvelle ligne Marseille-Yokohama. En 1939, il réalise une composition de vingt mètres de large destinée à la salle d'honneur du palais de la France d'Outre-mer à l'Exposition Internationale (World Fair) de New-York. En 1940, au début des hostilités, il est l'envoyé spécial de la revue *L'Illustration* auprès des troupes coloniales cantonnées dans la région de Fréjus-Saint Raphaël. La défaite interrompt momentanément les



*La plage de la Grenouillère, Alger, gouache, 1922*



*La barque bleue, Alger, gouache, 1922*



*La terrasse, villa Abd-El-Tif, Alger, gouache, 1922*



*La vague, Rabat, Maroc, gouache, 1920,*

grandes randonnées du « peintre voyageur ». La paix revenue, il est nommé peintre officiel de la Marine (*Journal Officiel* du 4 août 1945). En 1946, il décore le Carbet, le Caraïbe et la Colombie, paquebots de la Compagnie Générale Transatlantique De nombreuses expositions lui sont consacrées en France et à l'étranger:

il participe régulièrement aux salons des Artistes Français, de la France d'Outremer, des Peintres de la Marine, de la Société des Aquarellistes. Il sera professeur à la célèbre Académie Julian à Paris, à partir de 1949 .

Il s'éteint à Nantes, le 6 mai 1977. Une exposition de ses œuvres a eu lieu à Nantes en 2007. ■

# Paroles d'exil

Jean Brune

**Contraint de quitter sa terre natale, Jean Brune se laisse aller à la nostalgie de ses souvenirs. Où l'é�incelante beauté des images rejoint les nuances magiques des palettes d'Abd-El-Tif...**



Jean  
Brune

Chaque fois que je recommence ma promenade, ce parfum me ramène en Afrique, non pas n'importe où, au bord de tant de corniches empanachées de pins, mais je ne sais pas pourquoi, sur les pentes sud du Lalla Khedidja, où j'ai passé tant de vacances heureuses.

Le Lalla Khedidja appartient à la chaîne berbère du Djurdjura que l'on a appelé la «Suisse algérienne». La formule est vraie au nord où le Djurdjura descend vers la mer dans un gigantesque chaos de crêtes emmêlées souvent encapuchonnées de brouillards. Mais ici, sur le versant sud, le massif tombe à pic sur les plateaux comme une muraille, et dans les ciels nettoyés et parés de turquoise trans-

parente, la lumière flambe, déjà teintée de ces nuances fanées qui sont l'une des fascinations du Grand Sud. Le regard porte à des distances énormes au-delà des monts de Bouira, vers la trouée d'Ain-Bessem où je suis né...

Le matin, la mer de nuages recouvre les perspectives infinies d'une couverture cotonneuse. Le paysage se lève tard. Le soir, tout s'embrace dans de prodigieux incendies. Les nuits sont magnifiques. Le ciel est un bloc de houille. Et l'on entend les singes qui s'appellent dans les cèdres.

Et chaque matin, sur ma corniche espagnole, le parfum des maquis surchauffés me ramène à ce trésor de montagnes sauvages, de perspectives rouges, de forêts silencieuses comme des cathédrales et de ciels turquoise sous les quels flambe une lumière poussière dorée. Et je guette dans la direction du sud, l'in vraisemblable miracle qui fera surgir sur l'horizon marin, un mirage de ces trésors perdus, vers lesquels filent peut-être ces bateaux dont les fumées légères semblent achever de consumer le rêve saccagé.

Cette quête est épuisante... ■

# Je me souviens de vous

Jeanine de la Hogue

Je me souviens de tout, du silence opaque de la sieste, tout parfumé d'algues et de cordes

Je me souviens d'une mouche acrobate qui donnait, pour on ne sait quel public, un récital fou.

Je me souviens d'un tout petit rai de soleil, échappé d'une persienne et tout rempli d'une poussière d'or et la mouche allait et venait sans fin comme d'un tremplin d'aventure. La solitude était grisante et les espadrilles crissaient à peine sur des grains de sable égarés.

Je me souviens de Marie, elle avait, ce jour-là quinze ans. Je me souviens aussi, dans l'entrée, de la grosse horloge dont le battement régulier semblait courir après le temps. Une heure, déjà, et la maison va s'éveiller. Je me souviens de vous, Marie. Vous aviez, à la main, un oursin. Vous veniez raconter à Aurore, que vous aviez vu un ange blond debout au mât de son bateau, la mer étale, à peine une barque paresseuse.

A la pointe de votre oursin, une toute petite goutte rouge perlait et le galet que vous teniez de l'autre main avait l'air de se moquer. Je me souviens de vous, Marie, je me souviens d'Aurore, ce rêve de papier, si belle, si réelle.

Je me souviens de toutes deux dans cette véranda au soleil furtif, au silence tout parfumé d'algues et de cordes...

Le temps s'est arrêté ce jour-là, à cette heure-là et je me souviens de tout... ■



